



l'estuaire de la Gironde

SAINT-FORT SUR-GIRONDE

L'INVENTAIRE DE L'ESTUAIRE DE LA GIRONDE



L'estuaire de la Gironde est un des plus grands estuaires d'Europe et, écologiquement, un des plus riches. Qu'il s'agisse d'utilisation de la ressource en eau, de tourisme, de pêche et de cultures marines, de paysages et de biodiversité, il revêt une identité environnementale mais aussi patrimoniale particulière.

Son histoire et ses paysages témoignent des relations étroites et variées, sur le long terme, entre l'homme et son milieu naturel. Voilà pourquoi la Région a lancé, en 2010, l'inventaire général du patrimoine culturel des communes riveraines de l'estuaire situées sur son territoire, en mettant l'accent sur l'histoire des relations entre leurs habitants et leur environnement. Cette opération se déroule en collaboration scientifique avec le Département de la Gironde.

EN SAVOIR PLUS

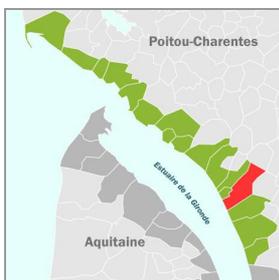
Une opération d'inventaire consiste à recenser et étudier les biens culturels qui constituent le patrimoine d'un territoire, de l'Antiquité aux années 1960 : les paysages, l'habitat, les bâtiments religieux, les châteaux, les objets mobiliers, les traditions orales...

Chacun des éléments étudiés (grâce à l'observation sur le terrain, les témoignages recueillis et les recherches dans les archives) fait l'objet d'un dossier documentaire illustré, accessible à tous.

Retrouvez toutes ces informations :

- dans les mairies des communes étudiées
- sur Internet :
www.inventaire.poitou-charentes.fr/operations/estuaire-de-la-gironde et, pour l'Aquitaine : www.inventaire.aquitaine.fr
- au centre de documentation du patrimoine de Poitiers
102 Grand'Rue à Poitiers – Tél : 05 49 36 30 07

SAINT-FORT-SUR-GIRONDE



La commune de Saint-Fort-sur-Gironde se situe sur la rive droite de l'estuaire de la Gironde. Son territoire, qui couvre 2 422 hectares, se distingue par l'étroitesse de sa façade sur l'estuaire (environ 2 kilomètres), et par sa profondeur dans l'arrière-pays (environ 11 kilomètres). Cette profondeur lui procure une assez grande diversité de paysages.

L'inventaire du patrimoine de Saint-Fort-sur-Gironde a été réalisé de janvier à mai 2011. Cette enquête a permis d'identifier quelque 460 éléments du patrimoine (maisons, fermes, canaux, châteaux, objets religieux...), illustrés par près de 2 000 images.

SOMMAIRE

I. Paysages et histoire

1. Forêt, plateau viticole, combes et marais
2. Art roman et prospérité commerciale
3. Une terre prospère jusqu'au début du 19^e siècle
4. La croissance viticole, puis commerciale, des années 1850 aux années 1930
5. Pêche, marais, vigne et tourisme : Saint-Fort depuis 1945

II. Architecture et habitat

1. Quelques éléments remarquables du patrimoine
2. Un patrimoine bâti lié au passé viticole et commercial
3. Un gros bourg et une foule de hameaux
4. Maisons de commerçants, de mariniers, maisons de maître, maisons saintongeaises
5. Fermes et dépendances agricoles

III. Documentation



La digue, à gauche, protège les marais desséchés, à droite.



I. Paysages et histoire

Longiligne et perpendiculaire à l'estuaire, la commune de Saint-Fort-sur-Gironde rassemble des paysages variés. Des marais à la forêt, des vallons au plateau agricole, tous participent à une histoire tout aussi riche.



Paysage de marais desséchés, au pied du tertre de Beaumont.



Sentier sur pilotis et tonne de chasse au milieu des conches.



La conche de Chez-Péguin.



Ruissellements au milieu des joncs.



1.

Forêt, plateau viticole, combes et marais



Mare à la Pège.



Plateau agricole et viticole au nord du bourg.



Le tertre et le hameau de Civrac.



Chemin entre coteau et marais.

La partie de la commune la plus éloignée de l'estuaire est couverte par la forêt des Landes. Celle-ci est traversée par quelques routes et plusieurs voies forestières. Elle est parsemée de clairières, rarement ponctuées par un habitat (c'est le cas à la Pège et au Moulin de Michaud). Tout aussi rares, des mares se situent en lisière de la forêt, par exemple le Clône du Merle.

Un vaste plateau vallonné, où sont répartis de nombreux hameaux, compose ensuite l'essentiel du territoire communal. Le relief y est peu accentué. Quelques points s'élèvent plus que d'autres, par exemple aux Moulins de Poupot. Le plateau s'abaisse au niveau du bourg puis s'élève à nouveau vers le sud, vers Camailleau, et surtout vers l'ouest, jusqu'à Civrac à Chez-Dolet où se trouve le point culminant de la commune (68 mètres). Le plateau se déchire ensuite en plusieurs petites vallées ou « combes » plus ou moins encaissées, dont les coteaux constituent l'ancien rivage maritime. Parmi ces combes, l'une, au nord-ouest, tire son nom du hameau voisin, Chez-Péguin. À l'ouest, le terrier de Beaumont, qui domine les environs du haut de ses 59 mètres, s'arrête en deux petites combes abruptes, sans doute le résultat d'une ancienne falaise érodée.

Ces vallées et leurs coteaux s'abaissent vers les marais ou « prairies » qui bordent l'estuaire. Depuis les aménagements opérés dans les années 1980, l'essentiel de cet espace est constitué de marais desséchés, voués à la céréaliculture et, encore un peu, à l'élevage. Il s'agit d'un espace très ouvert, traversé de quelques fossés, et irrigué par l'étiér de Maubert. Celui-ci vient de Saint-Dizant-du-Gua via la vallée humide qui s'étire à l'est de Fontaine et du Carillon.

Dans les marais, le regard heurte à peine une ligne de terre à l'horizon : la digue qui sépare les prairies des marécages ou « conches » situés aux abords immédiats de l'estuaire. Large d'environ un kilomètre, cette bande de vases, de joncs et de roseaux, est sous l'influence directe de la marée. Elle est traversée d'une part, par le chenal de Port-Maubert et par quelques autres ruissellements qui le rejoignent, et d'autre part, par des cheminements en bois sur pilotis qui permettent d'accéder aux tonnes de chasse qui parsèment les lieux.

Situées au-delà de la digue, les conches constituent une étendue marécageuse soumise au flux et au reflux des eaux de l'estuaire et aux soubresauts des tempêtes océaniques. Au contraire des marais desséchés, les conches ne cessent de s'élargir vers le nord, pour atteindre près d'un kilomètre de large à la limite nord-ouest de la commune de Saint-Dizant. Couvert d'une végétation de zone humide (en particulier des roseaux), cet espace est sillonné de sentiers vaseux, parfois sur pilotis, afin de relier la digue aux nombreuses cabanes ou « tonnes » de chasse qui y sont dispersées. C'est également dans cet espace plus sauvage que d'autres, que paissent les bovins laissés là en liberté, selon l'ancienne pratique de « la vaine pâture ».



Cours d'eau à travers les conches (R. Jean).



2.

Art roman et prospérité commerciale



Le hameau de Beaumont, à la limite entre coteaux et marais.



Le clocher Renaissance de l'église.



Modillons sur la façade occidentale de l'église (C. Rome).



Détail du portail de l'église.

Les premières traces d'occupation humaine à Saint-Fort-sur-Gironde remonte à la préhistoire : différents silex, dont une pointe taillée, ainsi qu'une hache polie y ont été mis au jour au 19^e siècle. À cette époque, puis sous l'ère gallo-romaine et jusqu'au début du Moyen Âge, les flots battaient encore les coteaux et il est probable que des ports s'égrenaient le long de ce qui constituait alors le rivage (Beaumont, la Crèche, Camailleau...). Peut-être qu'au sommet du tertre de Beaumont, un fanal indiquait déjà la côte aux navigateurs (cette hypothèse logique sur le plan géographique, n'a pu être étayée par des recherches archivistiques ou archéologiques). Une plaque-boucle articulée, de forme triangulaire, a été retrouvée avec une dizaine de sarcophages dans une nécropole au lieu-dit « les Tombeaux ». Conservée au Musée de Royan, elle est datée du 7^e siècle.

La qualité architecturale des parties romanes de l'église de Saint-Fort témoigne de l'importance du lieu dès l'époque de leur construction, c'est-à-dire le 11^e siècle. L'église et Saint-Fort avec elle sont mentionnés pour la première fois en 1136 dans une bulle du pape Innocent II, confirmant la donation de l'église par Guillaume, évêque de Saintes, à l'abbaye de Sainte-Gemme, dépendance de l'abbaye de La Chaise-Dieu, en Auvergne. Saint-Fort est de nouveau cité en 1327 et 1402. Parfois appelé Saint-Fort-de-Cônac, le lieu et sa seigneurie font un temps partie de la baronnie de Mirambeau. La seigneurie est vendue au début du 16^e siècle pour moitié à Pierre de Ciret, conseiller du roi au parlement de Bordeaux, et pour l'autre moitié à Jacques de Beaulon, propriétaire du château du même nom, à Saint-Dizant-du-Gua (ces deux parties de la seigneurie seront réunies dans la seconde moitié du 17^e siècle par René de Bonnefoy, époux de Renée de Ciret). D'autres petits fiefs gravitent autour de la seigneurie de Saint-Fort : la Vigerie, Usson et les Salles.

À la fin du 15^e siècle et dans la première moitié du 16^e siècle, Saint-Fort bénéficie sur le plan économique et commercial de sa position en bord d'estuaire. Malgré l'envasement du rivage et la formation des marais, le chenal de Maubert constitue un des points de transition entre l'estuaire et l'arrière-pays saintongeais. Un autre port devait se trouver un peu plus au nord, comme en témoigne le toponyme « Port-Neuf ». En juin 1528, une ordonnance royale autorise la tenue d'un marché chaque vendredi au bourg de Saint-Fort. La prospérité de la paroisse, traduite notamment par la construction du clocher vers 1520, est fortement remise en cause par les guerres de Religion, d'autant que parmi les deux co-seigneurs de Saint-Fort, Denis de Beaulon est resté catholique tandis que Jean de Ciret est passé dans le camp protestant. En 1562, l'église est mise à sac par un capitaine et sa troupe.



Paysage agricole et viticole près du tertre de Beaumont (R. Jean).



3.

Une terre prospère jusqu'au début du 19^e siècle



La maison de la famille Raboteau, du 18^e siècle, 2 rue du Commerce.



Le domaine de Fief-Doré, propriété des Longueville.



Le château de Saint-Fort (actuelle mairie), en partie démoli en 1950 ; à droite, vestiges médiévaux et à gauche la façade du 19^e siècle.



Les armoiries des seigneurs de Saint-Fort peintes dans l'église.

Aux 17^e et 18^e siècles, Saint-Fort prospère de nouveau grâce à la production et au commerce de blé et de vin. Les cartes de Claude Masse, en 1718, puis de Cassini, au milieu du 18^e siècle, établissent la présence d'un peu de vigne - surtout autour du bourg -, d'une lande ou garenne - à la place de l'actuelle forêt de la Lande - et de nombreux moulins à vent sur les hauteurs. La plupart des hameaux actuels existent déjà. La paroisse compte environ 1 800 habitants (450 feux) en 1713, 2 000 en 1790. Les marécages en bord d'estuaire restent difficilement accessibles. Ils ne sont réellement exploités que par les bergers et les bouviers des environs qui y envoient leurs troupeaux, selon la pratique médiévale de la vaine pâture toujours autorisée par le seigneur. Au milieu, le chenal de Maubert, près de l'embouchure duquel se trouve un moulin à eau, constitue plus que jamais la tête de pont de l'activité économique et commerciale qui bénéficie aux marins, paysans, artisans et notables de la paroisse.

Beaucoup d'entre eux font partie d'une importante communauté protestante qui parvient à se maintenir malgré les persécutions consécutives à la révocation de l'édit de Nantes en 1685. Parmi les notables, les familles Raboteau, Brard, de Longueville, Guichard et Rainguet donnent des marchands, bourgeois, notaires et propriétaires fonciers. Certains exercent des fonctions seigneuriales au service du seigneur de Saint-Fort. À partir de 1697, la seigneurie est détenue par Isaac-Michel de La Motte puis par ses descendants, dont Claude Marguerite François Renart de Fuschamberg, comte d'Amblimont, proche du roi Louis XV et de la marquise de Pompadour, et qui fait reconstruire le château peu avant la Révolution.



Un ancien moulin au nord du bourg.



Jean Pierre André Guichard, vers 1850.



La maison de Couette Emery Desbrousses, rue des Roses trémières.



La forêt de la Lande.

À la Révolution, Saint-Fort est brièvement rebaptisé « Fort-Maubert » puis devient, de manière tout aussi éphémère, le chef-lieu d'un canton regroupant Lorignac, Saint-Dizant, Saint-Thomas, Saint-Sorlin, Saint-Ciers-du-Taillon et Sainte-Ramée. Des prêtres réfractaires officient dans des granges, en particulier à la Gorce. En 1800, les propriétaires des marais lancent une première initiative pour les aménager et les mettre en valeur, sans résultat. Durant la première moitié du 19^e siècle, la commune, dont le nombre d'habitants stagne entre 1 950 et 2 000, continue à vivre de la production et de la commercialisation des blés. La viticulture est encore minoritaire : selon le cadastre de 1834, elle ne représente qu'un peu plus d'un dixième de la superficie communale, contre près d'un quart pour les prés et les pacages et près des deux tiers pour les terres labourables. À la même époque, au nord, une forêt est plantée à la place de l'ancienne lande et prend son nom. La domination de la céréaliculture se traduit par la construction de nouveaux moulins à vent : on en compte 18 en 1834, notamment à Civrac. La vie économique, sociale et institutionnelle de la commune est concentrée dans les mains de quelques familles notables, héritières de celles d'Ancien Régime : celles du maire, Jean Pierre André Guichard, du chirurgien Augustin (dit Couette) Emery Desbrousses, et de son frère, Joseph, percepteur.



Un des anciens moulins de Civrac.



Vignes et champs au nord de Trébuchet (R. Jean).



4.

La croissance viticole, puis commerciale, des années 1850 aux années 1930



Les anciennes halles.



L'ancienne gare.



Entrepôt d'Edouard Chastang à Port-Maubert.



Portail du domaine du Carillon.

À partir des années 1840-1850, Saint-Fort connaît un développement économique considérable, dû à deux facteurs : l'essor fulgurant de la viticulture saintongeaise et l'aménagement de Port-Maubert dont le rôle commercial est démultiplié. Comme toutes les communes en bord d'estuaire, Saint-Fort se couvre de vignes qui font la prospérité de quelques grands domaines, Fief-Doré et le Carillon par exemple, et surtout d'une foule de petites et moyennes exploitations agricoles et viticoles. Dans les années 1850 à 1880, la presque totalité des fermes et des maisons sont reconstruites de manière à inscrire dans la pierre la réussite économique et sociale de leurs propriétaires. Par ailleurs, les ailes de la plupart des moulins à vent cessent de tourner car beaucoup de meuniers se reconvertissent dans la viticulture. Enfin, Saint-Fort attire de nouveaux notables, négociants en vins ou financiers, comme la famille Galibert (dont un membre fait construire en 1883 la maison dite de Pierre-Henri Simon). Dans les marais, la vaine pâture se pratique toujours en été. Des troupeaux de moutons venus du Médoc par bateau, débarquent même à Port-Maubert pour profiter de l'herbe grasse de ces espaces.

L'expansion viticole est aussi brève que spectaculaire : comme dans toute la région, elle est brisée entre 1881 et 1884 par le phylloxéra. La plupart des vignes sont arrachées, de nombreuses familles se retrouvent ruinées. L'évolution démographique de la commune en souffre pourtant assez peu, tout comme, du reste, le nombre d'habitants n'avait pas augmenté pendant la période de prospérité : on comptait en effet 1 955 habitants en 1866, et autour de 1 930 en 1881 et 1896. Il faut attendre les premières années du 20^e siècle pour enregistrer les prémices d'un recul démographique, avec 1 815 habitants en 1901, 1 611 en 1911.

Malgré tout, si la viticulture est en chute libre, l'activité commerciale et même industrielle fait encore les beaux jours d'une partie de la commune, devenue officiellement Saint-Fort-sur-Gironde en 1889. Dans les années 1880 à 1900, les commerces se multiplient dans le bourg, en particulier rue du Commerce où de nouvelles halles sont construites. En 1919, on ne compte pas moins de 2 boulangers, 6 épiciers, 7 cafetiers, 4 tailleurs, 2 marchands de chaussures, 4 forgerons et maréchaux-ferrants, 4 cordonniers, etc. Le chemin de fer fait son arrivée dans la commune dès 1896 et dessert Port-Maubert. Là, une minoterie fait la fortune de l'ancien meunier Ferdinand Petit en captant une grande partie de la production céréalière de l'arrondissement de Jonzac. Sur les quais, des entrepôts appartenant au négociant Edouard Chastang, abritent les marchandises avant leur expédition vers Bordeaux, Libourne, etc.



Pêche à l'esturgeon dans les années 1930-1960. Collection particulière.



La rue du Commerce, vers 1920. Collection particulière.



Maison de Ferdinand Petit, puis de Maurice Chastang, 17 rue Maurice-Chastang...



... avec les initiales PM de M. Petit et de son épouse, née Mormiche, au-dessus du portail.

À partir des années 1920, Port-Maubert prospère grâce à la pêche à l'esturgeon. Le confort des habitations s'améliore avec l'installation de l'électricité autour de 1930. Dès 1925, un service de bus relie à la belle saison Saint-Fort à Royan en longeant la côte. Il concurrence le trafic ferroviaire qui décline (la ligne de train est fermée en 1947). Tout ceci n'empêche pas la diminution, lente et régulière, du nombre d'habitants : Saint-Fort ne compte plus que 1 390 habitants en 1926, 1 232 en 1946. Sous l'Occupation, l'événement marquant est l'arrestation par la Gestapo, le 23 septembre 1942, du maire Maurice Chastang, en raison de ses activités de résistance. Il meurt en déportation en avril 1945. Parmi les autres personnalités de Saint-Fort au 20^e siècle, figurent le professeur Pierre Sebileau (1860-1953), promoteur de la chirurgie réparatrice, et l'écrivain et académicien Pierre-Henri Simon (1903-1972).



Gabares à quai près de la minoterie de Port-Maubert. Carte postale du début du 20^e siècle, collection particulière.



Pêcheur réparant ses filets à Port-Maubert, vers 1950. Collection particulière.



4.

Pêche, marais, vigne et tourisme après 1945



Filadière, bateau de pêche, à Port-Maubert (R. Jean).



Château d'eau près de Chez-Angibeau, construit en 1956.



Vestiges du gros chêne.

Après la Libération, l'effort entrepris dans l'Entre-deux-guerres pour améliorer les conditions de vie des habitants, reprend : l'électrification des écarts commence en 1950, et les travaux d'adduction d'eau sont réalisés en 1954 et 1956. En 1976, un lotissement est construit à Bel-Air, au sud du bourg, afin notamment de loger les employés d'une entreprise créée au sud du bourg par le charcutier-traiteur Meyzi. D'importants travaux sont réalisés autour de 1980 à Port-Maubert qui, après l'interdiction de la pêche à l'esturgeon, se réoriente vers la pêche à la crevette et à la « pibale » (petite anguille) et vers la plaisance.

Les regards se tournent par ailleurs vers les marais, toujours restés à l'état de prairies et de marécages. Un projet de remembrement et d'assainissement est lancé en 1973, mais il n'est mis en application qu'entre 1983 et 1988. Un ensemble de fossés et de vannes vient remplacer les joncs. Une digue de protection commence à être édifiée le long de l'estuaire. Au-delà, les « conches » continuent à être louées par la commune à des propriétaires de chevaux et de bovins. La digue n'est véritablement achevée qu'à la suite de la tempête de décembre 1999, qui a provoqué d'importants dégâts. Parmi ces derniers figure par ailleurs la chute définitive du « gros chêne », un arbre pluricentenaire qui se trouvait au carrefour près du château des Salles.

Après avoir perdu 300 habitants depuis 1945, suivant une diminution lente mais régulière, la population se stabilise, depuis la fin des années 1990, légèrement au-dessus de 900 habitants. Aujourd'hui, la commune de Saint-Fort-sur-Gironde se partage entre : d'une part, la production agricole et viticole, pratiquée par quelques exploitations, y compris, pour la céréaliculture et l'élevage, dans les marais ; d'autre part, ses atouts paysagers et touristiques qui attirent les visiteurs, en particulier autour de Port-Maubert.



Chai à la Grande Gorce.



II. Architecture et habitat

En dehors des éléments remarquables du patrimoine, l'inventaire a porté sur 200 maisons et 142 fermes ou anciennes fermes. Ont été prises en compte les constructions antérieures aux années 1960, à l'exception de celles pour lesquelles de récents remaniements rendent l'état d'origine illisible. Cet ensemble ne comprend pas non plus les quelques demeures de notable (par exemple, dans le bourg, 16 rue des Écoles et 7 rue des Roses Trémières, au Carillon, ou encore à Maison-Neuve), ni le château des Salles, ni l'ancien château de Saint-Fort, actuelle mairie.



Détail du portail de l'église.

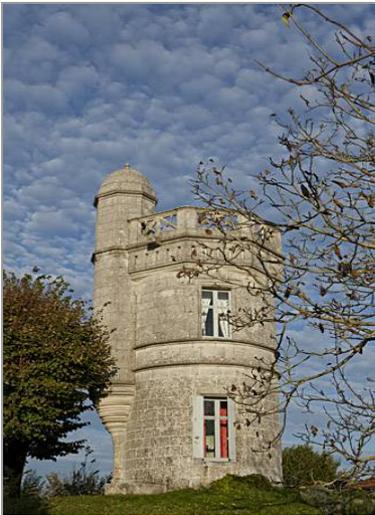


1.

Quelques éléments remarquables du patrimoine



Le château des Salles (R. Jean).



La tour de Poupot (R. Jean).



Détail du décor du tombeau de l'abbé Rainguet.

À côté de ses paysages et de ses maisons et fermes ou anciennes fermes, Saint-Fort-sur-Gironde présente plusieurs éléments du patrimoine intéressants du point de vue historique et/ou architectural.

Le patrimoine religieux est représenté à la fois par l'église et par le temple protestant, édifié en 1835. L'église est remarquable à plusieurs titres. Sa façade occidentale tout d'abord présente un portail roman de grande qualité. Son décor sculpté, très riche, est réparti sur deux niveaux : autour des trois arcs du niveau inférieur (en particulier des chevaux se tenant par le mors), et, au niveau supérieur, sur les arcades et les dix-huit modillons de la corniche. On remarque aussi la porte sud de l'église, édifiée, comme le choeur, à la fin de l'époque gothique (15^e siècle). L'église se distingue enfin par son imposant dôme Renaissance, daté de 1520 et parsemé de petits animaux fantastiques.

Au nord du bourg, le château des Salles a conservé des douves sèches de la fin du Moyen Âge, tout autour du logis. Ce dernier a été en grande partie reconstruit en 1862, dans le goût néo-médiéval de l'époque, et sur les plans de l'architecte bordelais Gustave Alaux. Ce dernier fut l'auteur de nombreuses autres oeuvres dans la région (par exemple le clocher de Mortagne) et en Gironde. Devant le logis, le jardin est encadré par deux ailes de communs, dont l'une abritait déjà un chai à la fin du 18^e siècle. Deux tours rondes (17^e siècle ?) marquent les angles de ces communs.

Gustave Alaux semble être intervenu à un autre endroit de la commune, non loin des Salles. Aux Moulins de Poupot, un ancien moulin à vent a été transformé en belvédère en 1880, pour le compte de Ferdinand Petit, directeur de la minoterie de Port-Maubert et fils de l'ancien meunier. Habillée dans le goût néo-médiéval, la tour était le lieu de prédilection de Mgr Fulbert Petit, archevêque de Besançon, frère de Ferdinand Petit, lorsqu'il venait se ressourcer en bord d'estuaire. La chambre qu'il occupait chez son frère (17 rue Maurice-Chastang), ornée de boiseries et de tapisseries, existe toujours.

La venue de Gustave Alaux dans la région, et à Saint-Fort en particulier, est probablement due à un autre personnage haut en couleurs : l'abbé Augustin Rainguet (1809-1882). Originaire de Saint-Fort, fils de notaire, frère de l'historien saintongeais Pierre-Damien Rainguet, il fit appel en 1860 aux services d'Alaux pour la chapelle du petit séminaire de Montlieu-la-Garde, qu'il dirigea de 1837 à 1871. Auteur d'ouvrages de littérature, de poésie et de théâtre, promoteur du patois saintongeais, il fut inhumé dans le cimetière de Saint-Fort où se trouve encore son tombeau. Richement sculpté, il a été réalisé par l'architecte Eustase Rullier, de Saintes, et le sculpteur A. Tournier, de Jonzac.



Le bourg vu depuis le clocher de l'église.



Escalier de la fin du Moyen Âge, 13 rue Maurice-Chastang.



Vestiges d'une porte en plein cintre (17^e ou 18^e siècle) à Fontaine.



Porte à encadrement mouluré à la Brizarderie.



Un patrimoine bâti lié au passé viticole et commercial



Maison du 18^e siècle à la Crèche.



Date 1791 inscrite sur une maison à Camailleau.



Maison de la famille Guichard, 16 rue des Écoles.



Maison du marinier Jean Jard à Port-Maubert.

En dehors de l'église et d'une partie du château de Saint-Fort, aucun bâtiment médiéval ne subsiste. Dans le bourg, une seule maison, 13 rue Maurice-Chastang, conserve des éléments qui peuvent dater de la fin du Moyen Âge ou du 16^e siècle (en particulier un escalier à vis). Une autre comprend les restes d'une ouverture que l'on peut aussi estimer du 16^e siècle. Près d'un cinquième des maisons et fermes et anciennes fermes comprend des éléments, plus ou moins importants, datant du 17^e siècle et surtout du 18^e siècle. Il peut s'agir au mieux d'une petite maison qui a conservé son volume, son emprise au sol et la répartition désordonnée de ses ouvertures en façade ; au pire d'une ouverture, souvent en plein cintre et/ou à encadrement chanfreiné, employée dans une construction plus récente. La datation de ces éléments n'est que rarement permise par une date inscrite, par exemple 1616 sur une pierre employée dans un logis de ferme reconstruit au 19^e siècle à Beaumont, ou encore 1791 sur une maison de Camailleau, peu remaniée depuis cette époque.

Un dixième seulement des maisons et des fermes ou anciennes fermes date de la première moitié du 19^e siècle. En revanche, l'expansion viticole et commerciale de Saint-Fort pendant les années 1850 à 1870, s'est traduite par un nombre considérable de reconstructions ou de nouvelles constructions. Près de 40 % des maisons et des fermes ou anciennes fermes aujourd'hui visibles dans la commune datent, en tout ou partie, de cette époque florissante pour les paysans, commerçants et artisans de Saint-Fort. Plus grandes et plus soignées que l'habitat plus ancien, les habitations témoignent de l'enrichissement presque général de la population durant le Second Empire. Parmi les exploitants agricoles et viticoles, ceux qui se sont le plus enrichis vont jusqu'à remplacer leur ancien logement par une véritable maison de maître dont la façade en pierre de taille et la haute toiture dominant la cour de ferme et les dépendances. Parmi ces dernières, les chais symbolisent aussi l'ascension économique de leurs propriétaires.

Cette réussite inscrite dans la pierre concerne aussi les négociants et les plus gros marins de Port-Maubert, ceux qui mettent leurs entrepôts pour les uns, leurs gabares pour les autres, au service du trafic portuaire. Tel est le cas de la maison du négociant Léopold Hardy, dans le bourg, rue du 8 mai 1945, et du marinier Jean Jard, sur les quais de Port-Maubert.



Maison dite de Pierre-Henri Simon, construite pour le négociant Galibert en 1883.



Maison de maître aux Loges.



Maison de maître à Belle-Vue.



Maison avec une boucherie
au rez-de-chaussée,
rue du Commerce.



Maison du négociant Léopold Hardy,
rue du 8 mai 1945.

L'habitat à Saint-Fort se distingue de celui des communes alentours par le fait que la crise du phylloxéra des années 1880, même si elle précipite dans la ruine bon nombre de viticulteurs, ne marque pas une rupture dans le nombre de constructions. Les maisons et logis de fermes construits dans les années 1880, 1890 et 1900 sont en effet aussi nombreux que ceux de la période précédente. La vie économique de la commune est nettement soutenue par le trafic de Port-Maubert, bien que déclinant, et, plus généralement, par l'activité commerciale. Celle-ci explique la présence d'anciens commerces ou ateliers d'artisans dans 13 % des propriétés, proportion qui monte à 20 % dans le bourg. Rue du Commerce notamment, un grand nombre de maisons possède en effet un magasin au rez-de-chaussée, dont il reste encore souvent la devanture. Dans les années 1880, des négociants se font encore construire de belles demeures, par exemple Arnaud Galibert, dans le bourg (maison dite de Pierre-Henri Simon). Par la suite, le net déclin portuaire et commercial enregistré à partir de la Première Guerre mondiale, se retrouve lui aussi dans la pierre : une seule maison datant de l'Entre-deux-guerres a été relevée (34 rue Maurice-Chastang). Depuis la Libération, les nouvelles constructions (c'est-à-dire hormis les reconstructions et les remaniements) se sont limitées au lotissement de Bel-Air, au sud du bourg.



Le hameau de Camailleau au milieu des vignes (.G Beauvarlet).



Le bourg vu depuis le nord
(R. Jean).



Le hameau de Camailleau.



Maison attenante (fin du 19^e
siècle) dans le bourg.



3.

Un gros bourg et une foule de hameaux



Maison de pêcheur (fin du 18^e siècle) à Camailleau.



Logement pour ouvriers agricoles (début du 20^e siècle) à Camailleau.



Maisons attenantes autour d'une cour commune, dans le bourg.



La rue du Commerce, dans le bourg.

L'habitat à Saint-Fort-sur-Gironde se caractérise par ailleurs par sa répartition entre un gros bourg situé au centre de la commune, et un nombre très importants de hameaux. Développé en étoile à l'intersection de plusieurs axes de circulation, le bourg regroupe un tiers de cet habitat. La quasi totalité des 112 constructions qui y ont été relevées, sont des maisons où logeaient de nombreux commerçants, artisans, leurs employés et, parfois, ceux des fermes alentours. Beaucoup d'entre elles partageaient une cour commune.

Les deux autres tiers de l'habitat se répartissent dans 35 hameaux différents, éparpillés sur le territoire communal. Les plus gros sont Camailleau (26 habitations relevées), Port-Maubert (18), Civrac et le Terrier de Civrac (15), la Grande Gorce (14), les Loges et Larit (10). La plupart sont situés sur le plateau agricole et viticole au nord du bourg. Plusieurs se sont développés sur les points les plus hauts de la commune (par exemple Chez-Péguin et Chez-Dolet), autour de moulins dont il reste parfois les vestiges (notamment à Civrac). D'autres enfin, situés à la frontière entre les coteaux et les marais, sont probablement les témoins d'anciens ports (Beaumont, la Crèche). Le hameau de Camailleau doit à la fois son développement et sa forme allongée à sa position, sur la route qui mène à Port-Maubert.

À l'image de Camailleau, la plupart des autres hameaux sont constitués d'anciennes fermes mais aussi de nombreuses maisons. Celles-ci abritaient les ouvriers agricoles employés par les fermes, et aussi quelques pêcheurs qui se rendaient à Port-Maubert pour pratiquer leur activité. Tous ces hameaux présentent, comme le bourg, un habitat relativement dense : à Saint-Fort, près des deux tiers des maisons sont des maisons attenantes (c'est-à-dire accolées les unes aux autres, avec au mieux une petite cour) et plus de la moitié sont placées en alignement sur la voie, sans espace entre le bâtiment et la rue.



Maison saintongeaise à la Rit.



Maison de maître Chez-Jousselin.



Maison de maître Chez-Robin...



... et son ancien logement, transformé en dépendance.



4.

Maisons de commerçants, de marinières, maisons de maître, maisons saintongeaises



Corniche à denticules, place Pierre-Henri-Simon.



Maison saintongeaise Chez-Bizet.



Maison du boucher Lacroze, rue du Commerce.



Garde-corps de balcon, rue des Écoles.

Les habitations à Saint-Fort-sur-Gironde présentent fréquemment les traits de la maison saintongeaise. Près d'une sur six possède tout d'abord un rez-de-chaussée surmonté d'un comble. Ce dernier est, dans la grande majorité des cas, peu élevé et sert alors de grenier, mais son plafond peut parfois être suffisamment haut pour que le volume ainsi créé soit habitable. Dans la moitié des cas, le bâtiment est couvert d'un toit à croupes, souvent orné d'épis de faîtage qui ont presque toujours la forme d'une pomme de pin. Un toit à croupes sur quatre ne possède qu'une seule croupe, sans doute en raison du coût induit par une telle charpente. La croupe se trouve alors généralement sur le côté le plus visible du toit, côté rue.

Une façade sur cinq est couronnée par une corniche, rarement rehaussée de denticules. La séparation entre le rez-de-chaussée et le comble est souvent marquée en façade par un bandeau mouluré, situé au niveau des appuis des ouvertures du comble. En revanche, certains éléments de décor caractéristiques de la maison saintongeaise, sont rares à Saint-Fort, alors qu'on les rencontre plus au sud le long de l'estuaire. C'est le cas notamment de la génoise (frise constituée d'au moins une rangée de tuiles canal juxtaposées), relevée dans cinq cas seulement.

En dehors de ces caractéristiques saintongeaises classiques, la forme des maisons et des logis des fermes ou anciennes fermes, témoigne de la réussite économique et sociale de leurs propriétaires et commanditaires dans la seconde moitié du 19^e siècle. La commune de Saint-Fort-sur-Gironde présente une forte proportion (près de 40 %) de maisons qui possèdent un étage et, bien souvent, un comble, habitable ou non. Parmi elles, trois catégories se distinguent. La première concerne les maisons de commerçants ou d'artisans, présentes essentiellement dans le bourg. Placées en alignement sur la voie, elles dominent la rue de leur haute façade en pierre de taille, assez richement décorée de moulurations, de motifs sculptés, de garde-corps en ferronnerie et de lucarnes à fronton. C'est aussi ce qui caractérise la deuxième catégorie, celle des quelques maisons de marinières qui rappellent la prospérité de ces derniers sur les quais de Port-Maubert.

La troisième catégorie est celle des maisons de maître, construites dans les années 1850-1870 pour remplacer un ancien logis de ferme plus petit et vétuste. Ces demeures sont couvertes d'un haut toit à croupes (pans inclinés sur les côtés), plus complexe et donc plus coûteux à réaliser, orné d'épis de faîtage. L'ardoise est très rarement employée. La façade, presque toujours en pierre de taille, s'organise, dans les cas les plus luxueux, autour d'un avant-corps central qui sert alors d'axe de symétrie pour la répartition des ouvertures, alignées en travées. Le décor, peu abondant et sophistiqué en ces terres saintongeaises protestantes, se limite le plus souvent à un encadrement de porte mouluré.



Pigeonnier à Genet.



5.

Fermes et dépendances agricoles



Dépendances Chez-Grenier.



Distillerie et chai en appentis aux Moulins de Poupot.



Dépendances en appentis à l'arrière du logis, à Luzereau.

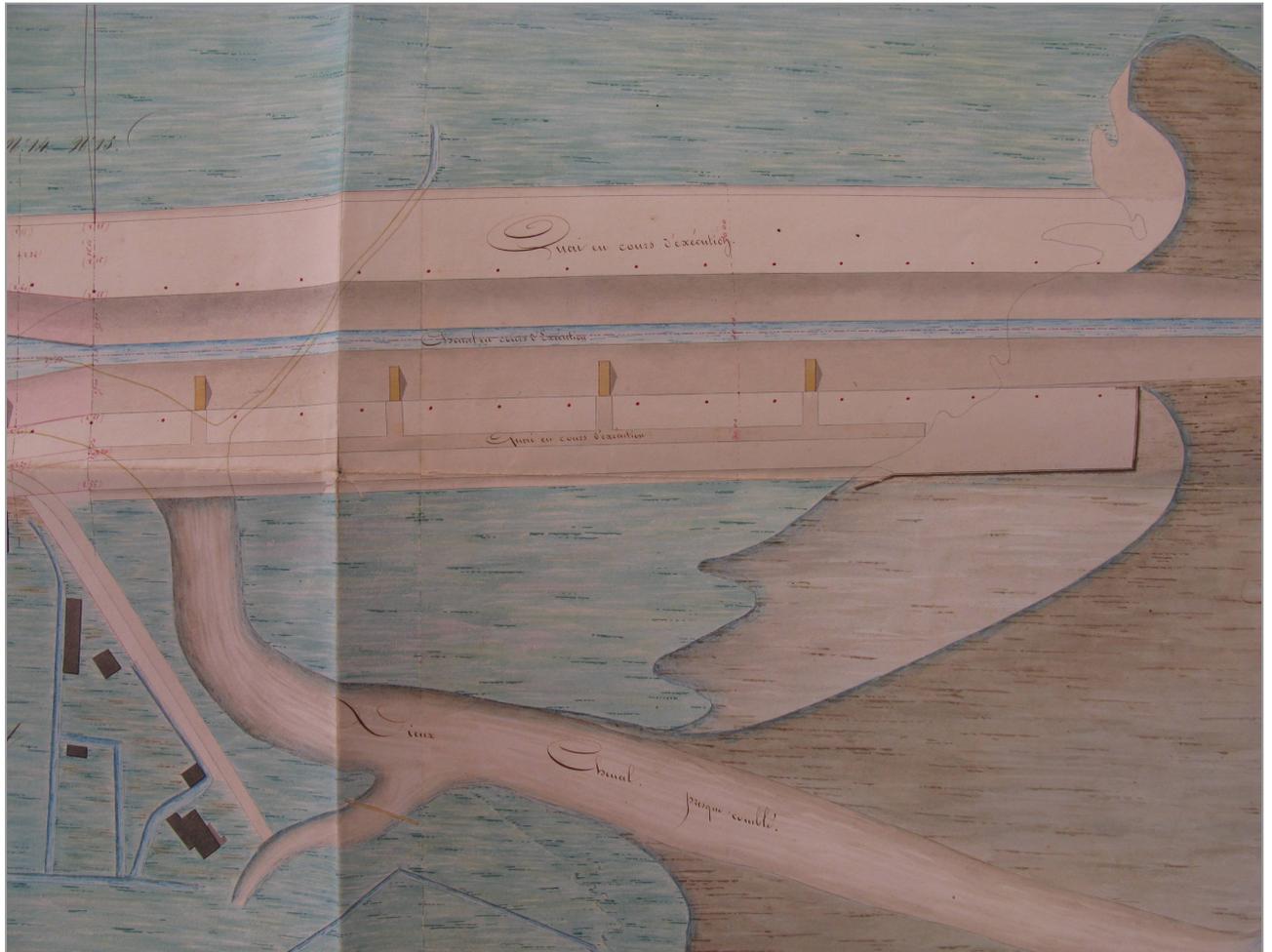


Dépendances dans le prolongement du logis, Chez-Jousselin.

Le caractère résidentiel et commercial de Saint-Fort-sur-Gironde se traduit par la proportion relativement limitée des fermes et anciennes fermes parmi les éléments du bâti relevés au cours de l'inventaire. En effet et contrairement à d'autres communes de l'estuaire, le bâti agricole représente moins de 42 % du total. Pour plus de la moitié de ces fermes ou anciennes fermes, les dépendances sont reliées au logis, le plus souvent sans ordre particulier. Dans un tiers des cas, les dépendances et le logis sont séparés et répartis autour d'une cour. Rares sont les dépendances positionnées dans le prolongement du logis, que ce soit sous un toit différent ou sous le même toit. De même, on ne dénombre que deux fermes de plan massé (le logis occupe un angle du bâtiment et en partage le vaste toit avec les dépendances). Au contraire, un tiers des fermes et anciennes fermes possèdent des dépendances à l'arrière du logis, en appentis.

La nature de ces dépendances révèle également le passé viticole et agricole de la commune. Quatre fermes ou anciennes fermes sur dix possèdent en effet un chai, témoin matériel de la prospérité de la viticulture dans les années 1850-1870. Placé dans le prolongement du logis ou bien à l'arrière, en appentis, le chai est généralement construit en pierre de taille. Il est reconnaissable à ses ouvertures, en plein cintre ou en arc surbaissé ou segmentaire. Également liées à la viticulture, quelques distilleries ont été relevées dans les hameaux, par exemple aux Moulins de Poupot. Il s'agit de petits bâtiments en pierre de taille, couverts d'un toit à croupes, et percés d'ouvertures similaires à celles des chais. Ils sont reconnaissables au trou d'évacuation de l'eau usée de distillation, visibles à la base d'un des murs.

La reconversion des exploitations agricoles après la crise du phylloxéra dans les années 1880, se traduit par la présence de granges et d'étables, tout aussi nombreuses que les chais. Observées dans près de la moitié des anciennes exploitations, elles témoignent de la pratique de la polyculture et de l'élevage. Par ailleurs, près d'une ferme ou ancienne ferme sur cinq possède un pigeonnier. Il se réduit presque toujours à une ou deux paires de « boulines » ou trous à pigeons. Seuls deux pigeonniers constituent un bâtiment à part, couvert d'un toit en pavillon : l'un Chez-Bizet, l'autre à Genet. Enfin, 37 puits ont été relevés, avec leur margelle ronde ou carrée en pierre de taille.



Plan de réaménagement de Port Maubert en 1844.
[Archives départementales de Charente-Maritime](#) (S 8818)



III. Documentation

Documents d'archives

Service Historique de la Défense, Bibliothèque du Génie, Ms 182 pièce 20. 1718 : Mémoire sur la carte du 51e quarré de la generale de Saintonge, par l'ingénieur Claude Masse.

Archives départementales de la Charente-Maritime :

- B 2283 à 2342. 1678-1790 : audiences des juridictions des seigneuries de Saint-Fort, Usson, la Vigerie et la Trappe.
- 3P 3358 à 3368. 1834-1966 : état de section et matrices cadastrales.
- 3P 4918. 1834 : plan cadastral de Saint-Fort-sur-Gironde.

Archives municipales de Saint-Fort-sur-Gironde :

- Notice biographique et discours prononcé lors du cinquantenaire de la mort de Maurice Chastang en 1995.
- Notes d'Emmanuel Audebert, maire de Saint-Fort de 1965 à 1971 et historien.
- Registres des délibérations du conseil municipal depuis 1791.

Audebert, Emmanuel. Saint-Fort-sur-Gironde. Exploration en raccourci d'archives et de documents manuscrits municipaux et paroissiaux, ayant servi de preuves et d'informations, entre 1562 et 1885, document tapuscrit, 1979, 62 p.

Documents figurés

- Archives nationales. F14 10059/1. 1759 : Carte du cours de la Garonne depuis son embouchure jusqu'au bec d'Embesse, par Desmarais.
- Service Historique de la Défense. J 10 C 1293, pièce 31. 1718 : Carte de partie de Saintonge qui est le 52e quarré de la générale, par Claude Masse.

Bibliographie générale

- **Archives départementales de la Charente-Maritime**. PER 2698. 1996-2011 : bulletins municipaux de Saint-Fort-sur-Gironde.
- **Barthou**, Jacques. *Les assèchements récents de marais sur la rive droite de la Gironde*. 51e congrès de la Fédération Historique du Sud-Ouest, 25-26 avril 1998.
- **Boutet**, Jean-Yves. *L'estuaire de la Gironde au temps des gabares et du caviar*, suivi du vocabulaire de l'estuaire. Editions Confluences, 2009.
- **Colle**, Jean-Robert. *Bronze final, Hallstatt et La Tène en Saintonge*. Actes du XX^e Congrès des sociétés savantes du Centre-Ouest, **Rochefort**, 16-18 mai 1964. Rochefort : impr. du C.R.D.P. ; Poitiers, 1965, p. 105.
- **Delorme**, Isabelle. *Commune de Saint-Fort-sur-Gironde*, dossier patrimoine. Communauté des Communes de la Haute-Saintonge, s. d.
- *Dictionnaire géographique des Charentais*, Paris : Le Croît Vif, 2005.
- **Direction des antiquités historiques de la Région Poitou-Charentes**. *Romains et Barbares entre Loire et Gironde : Ive-Xe siècles*, catalogue d'exposition, Poitiers, Musée Sainte-Croix, 6 octobre 1989-28 février 1990.
- **Gautier**, M.-A., *Statistique du département de la Charente-Inférieure*. La Rochelle, 1839, p. 268-269.
- **Hiernard**, Jean. « Monnaies d'or romaines entre Loire et Gironde ». Dans *Bull. soc. Antiquaires de l'Ouest*, 4e s., t. 16, 1981-1982, p. 199.
- **Jouan**, Eutrope. *Fouilles et découvertes*. Recueil de la Commission des Arts de la Charente-Inférieure, t. 8, 1886, p. 132.
- **Julien-Labruyère**, François et **Neveu**, Jean-Louis. *La Haute-Saintonge*. Paris : Le Croît vif, 2007.
- **La Morinerie**, M. de. *Saint-Fort-sur-Gironde, esquisse historique*. Paris : imprimerie de Mme vve Dondey-Dupré, 1849, 29 p.
- **Musset**, Georges. *La Charente-Inférieure avant l'histoire et dans la légende*. - La Rochelle : Alain-Thomas, 1996 (Réimpr. de l'éd. de 1885), p. 59, 79.
- **Sebileau**, Bernard. *Fief-Doré en Saintonge*. La Roche-sur-Yon : Artdeline Edition, 1996, 91 p.
- **Sebileau**, Bernard. *1730-1800 au jour le jour avec les Raboteau de Saint-Fort-sur-Gironde*. La Roche-sur-Yon, 1985, 152 p.
- **Rainguet**, P.-D. *Études historiques, littéraires et scientifiques sur l'arrondissement de Jonzac*. Jonzac, Saint-Fort-sur-Gironde, 1864.
- **Seguin**, Marc (dir. Jean Glénisson), *Histoire de l'Aunis et de la Saintonge*, tome 3 : Le début des Temps modernes, 1480-1610. La Crèche : Geste éditions, 2005.

Annexes

1. Extrait du *Mémoire sur la carte du 51^e quarré de la generale de Saintonge*, par l'ingénieur Claude Masse, 1718 (SHD, Bibliothèque du Génie, Ms 182 pièce 20)

« Saint-Fort est un autre gros bourg qui a un seigneur particulier, où il y a une grande église et le clocher terminé en coupole. On tient que autrefois les barques y remontoient. Il est baty au pied d'une hauteur sur laquelle restent les vestiges d'un fort à l'antique. Les coteaux des environs de ce bourg sont assez hauts mais tous cultivés ».

2. Extrait de Gautier, M.-A., *Statistique du département de la Charente-Inférieure. La Rochelle, 1839, p. 268-269*

« Rien n'est plus pittoresque que l'aspect des hauteurs de Saint-Fort : un tertre, celui de Civrac, sur lequel sont établis 12 à 15 moulins à vent, domine la Gironde et embrasse un immense horizon, qui permet de découvrir le phare de Cordouan, qui est à une distance de 3 myriamètres.

Cette commune, située à 19 kilomètres de Jonzac, est traversée par la route de Port-Maubert à Barbezieux, et bordée au sud par le fleuve de la Gironde. Une partie de son territoire était autrefois en landes : on y a planté des bois taillis qui y réussissent très bien. Les terres sont généralement de bonne qualité : leur principale production consiste en froment. Le sol est montueux et coupé en grande partie de vallées délicieuses qu'embellissent des bosquets d'une agréable variété.

Le chenal de Port-Maubert, qui fait partie de la commune, peut recevoir environ 40 à 50 bateaux, qui entretiennent avec Bordeaux des relations commerciales qui sont dans une continuelle activité. Les foires, qui ont lieu le second Lundi de chaque mois, sont également très suivies.

La commune de Saint-Fort se compose de 51 villages ou hameaux ; sa superficie est d'environ 2500 hectares. On y remarque une église de construction gothique dont les sculptures semblent appartenir aux temples du paganisme.

Le château de Saint-Fort, durant les guerres de Religion, a été visité par Henri IV et Louis XIII. Cette commune doit son nom à saint Fortunant, évêque de Poitiers au 7^e siècle, qui en est le patron ».

3. Scène de vendanges à Fief-Doré, extrait de Sebileau, Bernard. *Fief-Doré en Saintonge. La Roche-sur-Yon : Artdeline Edition, 1996*

« L'animation est vive derrière la maison, dans la cour sur laquelle s'ouvrent grange, étable, chai et diverses dépendances. Les portes s'entrebaillent en grinçant, libérant les effluves de ce qu'elles tiennent encloses : senteurs embaumées du foin, vapeurs chaudes et bouseuses du bétail, relents entêtants des fûts vinaires. On crie, on s'interpelle en sortant les charrettes où l'on a monté les douillats ; des jurons fusent aussi, un cheval rétif refusant le harnais, et les langues vont bon train car jour de vendanges s'ils sont jours de dur travail sont aussi moments privilégiés de retrouvailles entre voisins et, les femmes surtout, on a beaucoup de choses à se dire.

Les premiers arrivants avalent un dernier verre que les moins vaillants, coupant au plus court, hâtent le pas vers Fief-Doré, car il faut du monde pour venir à bout du domaine des vignes, aussi en vient-il de tous côtés : les métayers des Guichard-Raboteau, cela va de soi, mais aussi ceux des domaines voisins que l'on a appelé en renfort. C'est, comme on dit, un prêt pour un rendu, lorsque viendra le moment de vendanger chez eux. Il en arrive des Treilles, des Loges, des Agrilles, ou encore de chez Rambaud, de l'Homme Chute, du Moulin de Pradelle ; et comme l'effectif n'est pas suffisant on a embauché en renfort quelques journaliers pour la durée des vendanges. Tout le monde ici à sa place : hommes, femmes, enfants ; au maître de former les équipes. Le maître ? C'est André Guichard. Il est là au milieu de tout ce monde, le carnet de vendanges à la main, pointant les arrivants avec soin ; Ce carnet, il va le tenir au jour le jour, notant la direction des vents, les conditions atmosphériques, le nom des pièces de vigne et pour chaque pièce le nombre de journaux coupés, de tours de charrette effectués tant en « noir » qu'en « blanc ». Il y inscrit les heures de travail perdues pour cause de mauvais temps (le temps c'est de l'argent, car on paye à la journée), les incidents survenus pendant le travail et aussi, bien sûr, ce qui est capital pour la paye, la constitution des équipes (...)

Ils ont travaillé quatre longues heures depuis le lever du jour. Courbés en deux car la vigne est basse - les enfants s'en trouvent avantagés - les coupeurs appariés avancent ensemble lentement de chaque côté du rang, le panier de bois enfilé au bras, la serpette à l'autre main, attentifs à saisir chaque grappe qui s'offre à leur portée. Sous les larges chapeaux et les coiffes à barbes, les traits se creusent de fatigue ; la sueur coule dans le dos mouillant chemises et casaquins, dégoulinant jusqu'à la ceinture de flanelle qui enserme sur les reins la culotte à pont des hommes, jusqu'au bourrelet où s'ajustent jupons et gadorbes des femmes. Fatigués d'être trop longtemps demeurés l'échine basse, une barre commence à scier le bas du dos des moins lestes qui, une main au genou, doivent faire rude effort pour se redresser : le moment est venu de faire la pose. On s'essuie le front d'un revers de bras, on cherche en lisière un coin d'ombre pour ouvrir le boutillon. Une grosse tranche de pain bien graissée de pâté, un bout de fromage, quelques lampées de piqueton, et les voilà repartis : monsieur Guichard n'aime pas que l'on s'attarde et veille à secouer ceux qui se seraient par trop assoupis. Les hotteurs reprennent leur inlassable navette entre les rangs, récoltant au passage le contenu des bassiois remplis à ras bords. Quant leur charge est pleine, à pas lourds du poids énorme qui leur broie les épaules et le dos, au bout du sillon ils vident la récolte dans les douillats montés sur les charrettes. Autant de douillats garnis, autant de tours à faire pour le charretier. Tenant le cheval par la bride, il va au chai confier les produit du ramassage aux treuillais, les hommes forts du lot mais aussi les plus soiffards ; c'est qu'avoir ainsi à portée de la main.... et du gosier, le vin des récoltes passées et ne pas y toucher, quel défi ! On se met alors

« à la manœuvre » c'est à dire en devoir de tirer de la charrette les lourds récipients chargés de raisin, puis d'en déverser le contenu sur une large gouttière en bois appuyées au rebord de la foulière. On presse au pied la récolte puis, avec des « hans » de titans, tous muscles bandés, les hommes commencent à imprimer un mouvement de va-et-vient à la barre de fer

qui lentement, mais inexorablement, abaisse autour d'une vis sans fin un lourd chapeau de planches et de chevrons. Cette masse vient pressurer la cuvée et le moût aussitôt commence à jaillir : instant sublime, inoubliable, que ce premier jaillissement ! Récompense palpable de combien d'heures de travail, de souffrance, de doute, parfois de découragement. Mais les treuillais n'en ont pas fini pour autant. Remontant la grappe apparemment vidée de son contenu, ils la disposent en un gâteau pantagruélique, la treuillée, pour la soumettre à un nouveau pressage, plus puissant encore, grâce au poids d'une énorme poutre dénommée « anguille ». Les dernières coulées extraites, il reste encore à arroser d'eau, à regonfler la rape, sèche comme un coup de trique. Du jus qui sortira de cette ultime pressage monsieur Guichard sera heureux d'extraire, au sortir de l'alambic, un petit marc qui n'aura certes pas les divines qualités de l'eau-de-vie issue du premier jus, mais qui, jurons le, réjouira encore plus d'un palais !

Oui, il est dur le travail au chai : la sueur vous coule sur la peau, les muscles des bras sont tout enraidis ; pour sûr, cela mérite bien une petite compensation ! Alors on se provoque à boire un madre d'un seul trait : un couple de litres ! Il faut être solide pour conserver après cela idées claires et démarche droite. Et puis aussi, attention à monsieur Guichard, il a l'œil à tout, et si on se prendre...*

Et c'est ainsi que sans cesse, dans un lent mais irrésistible enchaînement des mêmes gestes, mille et mille fois répétés durant des siècles, le fruit merveilleux qui a doucement mûri ses grappes noires ou blanches au soleil saintongeais, se trouve arraché de son plant nourcier, jeté, foulé, pressuré, écrasé, torturé, avant d'être promis à la mutation glorieuse qui le fera renaître en cette eau-de-vie dorée, merveille incomparable que nous avons chantée ».

Rédaction et photographies, sauf indication contraire : Yannis Suire,
Région Nouvelle-Aquitaine / inventaire général du patrimoine culturel, 2014,
revu en 2017.



L'estuaire de la Gironde et le tertre de Beaumont.

> Région Nouvelle-Aquitaine
Site de Poitiers
Service Patrimoine et Inventaire
15 rue de l'Ancienne Comédie
CS 70575, 86021 Poitiers Cedex
Tél. : 05 49 36 30 05
s.patrimoine@nouvelle-aquitaine.fr
www.inventaire.poitou-charentes.fr



Recenser, étudier et faire connaître les éléments du patrimoine qui présentent un intérêt culturel, historique ou scientifique.
www.inventaire.poitou-charentes.fr